

Collection
Études, Recherches, Actions en Santé Mentale en Europe
dirigée par Claude Louzoun

Bâtir un forum éditorial couvrant les champs de la santé mentale, de l'éthique et du droit, c'est affirmer en premier lieu une ambition de rencontre, de validation et de légitimation des approches critiques et transformatives. Y accueillir travailleurs de la santé mentale, hommes de loi, chercheurs, philosophes, représentants d'associations d'usagers, de familles et de défense des droits de l'homme, c'est bien sûr avouer une vocation interdisciplinaire. C'est avant tout mobiliser cette interdisciplinarité pour informer, traiter, débattre (et rendre accessibles aux professionnels et aux profanes) des enjeux, des problématiques, des élaborations, des pratiques, des réalisations qui œuvrent dans le sens de la communauté des citoyens. L'Europe est, de ce point de vue, un laboratoire et un vivier illustratifs de tous les progrès et de tous les dangers dans ces domaines. Offrir des espaces de critique pratique, de prise de position et d'exigence éthiques dans l'agir humain (tout à la fois social, symbolique, politique, technique, juridique) à l'œuvre dans ce vaste domaine et ses entrelacs, tel est notre objet.

Retrouvez tous les titres parus sur
www.editions-eres.com

**PSYCHANALYSE
DE LA CONNAISSANCE**

DU MÊME AUTEUR :

Avec H. Ey, S. Follin, J. Lacan, J. Rouart

Le problème de la psychogenèse des névroses et des psychoses

Desclée de Brouwer, 1950

Avec L. Le Guillant et H. Mignot

Problèmes posés par la chronicité

Congrès de Marseille, Masson, 1964

Dans cette nuit peuplée...

Editions Sociales, 1977

Psychiatrie populaire, par qui ? pour quoi ?

Scarabée, CEMEA, 1981

Avec Patrick Tort

L'Homme, cet inconnu ?

Alexis Carrel, Jean-Marie Le Pen et les chambres à gaz

Syllepse, 1992

Désaliéner ? Folie(s) et société(s)

Presses universitaires du Mirail, 1992

Le miroir ensorcelé - Verbes actifs

Syllepse, 2002

Lucien Bonnafé

PSYCHANALYSE DE LA CONNAISSANCE

Préfaces de
Yves Buin
Guy Baillon

Postface de
Franck Chaumon

The logo for Érès editions, featuring the word 'érès' in a stylized font with a small 'éditions' written vertically to its left.

Conception de la couverture :
Anne Hébert
Illustration :
La bête du Gévaudan (DR)

Version PDF © Éditions érès 2012
ME - ISBNPDF : 978-2-7492-3526-4
Première édition © Éditions érès 2002
33 avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse
www.editions-eres.com

Table des matières

QUE FAIRE AVEC L'HISTOIRE ? Yves Buin	7
POÈTE MILITANT, Guy Baillon	11
SUR ?.....	17
ÉPIGRAPHE.....	19
INTRODUCTION.....	21
RACINES.....	29
Sigmund Freud	33
ÉCLOSION.....	39
Ainsi donc : 1896-1912 : Donner au possible une borne ?.....	39
1936.....	41
Du traitement des maladies mentales.....	46
1943.....	53
1953.....	56
1961.....	61
DE LA FOLIE : SUITE.....	63
D'une histoire presque contemporaine : I	65
A.....	66
B	67
D'une histoire presque contemporaine : II.....	69

FACE À LA GÉNÉTIQUE	83
FACE À L'HISTOIRE	95
Fin de l'immobile ?	105
Du faux témoignage par omission	107
Le prévoir ou le travailler ?	111
AU-DELÀ, DANS LA VIE.....	113
Des ennemis héréditaires, encore	116
Dans le langage.....	117
Puissance de la parole.....	119
Et la révolution ?.....	120
Révolution ? suite	122
Changer la vie ?	123
SCIENCE ? ET PHILOSOPHIE !.....	125
Prélude : du Moyen âge	125
« Postmodernisme » et « relativisme »	131
Post ?.....	134
Et la mort ?	138
CULTURE GÉNÉRALE.....	143
Il n'y a rien d'incompréhensible	147
Donner au possible une borne et ça dépend.....	148
TRAVAUX PRATIQUES	155
Sur : comble d'inhumanité et regards sur l'inhumain.....	155
De diverses passions.....	155
Compléments utiles	164
Sur l'intervention terminale.....	166
<i>FOLIE, POÉSIE, RÉSISTANCE</i> , Franck Chaumon.....	169
La leçon du poète	170
Une éthique désaliéniste	171
Psychanalyse de la connaissance	173
Qu'est-ce que le désaliénisme ?.....	174
La guerre.....	176
Résistance	178

Que faire avec l'histoire ?

Yves Buin

Ce livre se donne pour projet de raviver une psychanalyse de la connaissance dont l'objet électif est ici dans le propos : la psychiatrie et le discours sur la folie, en s'inscrivant dans la filiation affirmée de Bachelard et Canguilhem, tandis que Freud est nommément convoqué, en particulier au travers de *Moïse et le monothéisme* et *Les nouvelles conférences*, en étayage de la démarche ; le tout, dans la gageure de rendre l'entreprise philosophie populaire.

S'appuyant sur le « droit au libre vagabondage de l'esprit », Lucien Bonnafé procède d'une expression buissonnante aux ramifications multiples qui sous-tendent des hypothèses exploratoires, proposent des pistes et tracent une pensée en action. C'est dire que ce texte n'est pas linéaire et a peu à voir avec un cadre conforme. Il témoigne plutôt de la manière dont on se collette avec les idées quand elles s'entrechoquent et imposent une sorte de traduction éclatée du parcours pensant. Il serait pourtant réducteur d'en demeurer à la simple stylistique alors qu'un fil rouge obsessif tisse le livre autour de deux points nodaux : la méconnaissance des facteurs inhibiteurs de la pensée et le refoulé – sinon l'oubli – du drame de l'hécatombe (1940-1944).

L'inhibition de pensée, au sens de l'inféodation aux lieux communs de la *doxa* (l'opinion majoritaire), ne peut être éclairée que par le recours conjoint à l'inspiration du nouvel esprit scientifique (Bachelard) et à Freud, en décelant les mécanismes qui président à l'interdiction de penser dont l'apanage est le fait de

la religion. D'où, pour Lucien Bonnafé, l'utilité de se référer à la citation complète de *La Sainte Famille* où apparaît la formule fameuse de Marx et Engels sur : « L'opium du peuple » mais, aussi, de se souvenir que la religion est pensée du lien et de la totalité. N'est pas dénié pour autant le cléricanisme marxisant des « chapitres de chanoines » communistes qui a concouru, lui aussi, à la crétinisation.

Pour déjouer les obscurantismes toujours prégnants, Lucien Bonnafé suggère qu'outre son attachement à *L'Encyclopédie*, soient mariés, de son propre héritage, *Le surréalisme et le surrationalisme* (Bachelard), tous deux interfaces d'une même épistémologie, sous l'égide de la *Raison ardente* (Apollinaire). Car s'il s'agit d'être rationaliste, il faut l'être profondément et non pas étroitement. Et la raison commande bien des prudences dont l'une est impérative : évacuer le scientisme. Et Lucien Bonnafé de remémorer, à cette occasion, ce qui fut l'un des axes de « La société du Gevaudan », au cœur de l'expérience de Saint-Alban : la relation d'incertitude. Bien qu'Heisenberg – ce qu'il a établi en mécanique quantique – ne soit pas cité, il s'agit bien d'une problématique similaire, puisque l'observateur modifie le champ de l'observation et de l'observé. Ainsi de l'approche de la folie déterminée par le cadre relationnel et que Lucien Bonnafé résume : « Comme ce qui se passe entre qui et qui, en fonction de quoi ? » ; alors qu'il insiste ailleurs (1943) : « La connaissance que nous avons de la folie est fautive parce que nous observons des malades perturbés par les conditions dans lesquelles ils vivent. Notre doctrine elle-même est fonction des conditions d'observation. » La science de la relation doit devenir une science de l'incertitude où tous les possibles sont probables.

Toutefois, nous noterons que si la raison incite à la prudence, peut-être serait-il bon de s'inspirer de la remarque de Kant sur l'insistance de la raison à lui enjoindre – à lui, Kant – de garder une place à la religion ? La critique acerbe – et justifiée – de la religion porte-t-elle plus sur son dispositif institutionnel et sécularisé, envers lequel les comportements taliban et autres ne peuvent que renforcer la prévention, que sur l'esprit religieux lui-même et la dimension spirituelle de l'homme ? Il y a réticence – surtout pour un laïc – à vouloir effacer cette dimension-là, au risque de déclencher la « réciprocité des intolérances ».

Ce que traque inlassablement la raison ardente, ce sont les fondements de l'inhumain dont le système de la méconnaissance constitue le sol. Parmi les manifestations de l'inhumain, il y a le traitement réservé à la folie par la *doxa*, tant il est vrai qu'une civilisation se mesure au sort qu'elle concède à la folie. Et c'est là que se situe, pour ce qui regarde notre histoire, la question de l'hécatombe, c'est-à-dire la mort par carence et cachexie de malades mentaux dans les asiles entre 1940 et 1944. Celle-ci, pour Lucien Bonnafé, est le point d'acmé de la conjonction de l'antique logique sociétale d'exclusion, des lois qui la régissent – celles de 1838 et 1990, dont il faut redire avec Bonnafé qu'elles sont des lois d'exceptions – et de la logique de l'organisation du lieu de l'enfermement. Pour Lucien Bonnafé, cet épisode inique est emblématique et, émotions et passions comprises, fondateur dans ce qu'il mobilise de la pensée du désaliénisme. Toutes propositions gardées, évidemment – encore que « le modèle

est courant des manipulations mentales usant des submergeantes inhumanités pour minorer et ranger aux oubliettes les moindres » – l'hécatombe est, par son effet d'effraction symbolique, la Shoah des fous, des psychiatres et des infirmiers, et fut incitation mobilisatrice dans l'énoncé des idéaux novateurs de toute cette génération soignante. Quarante mille morts, annonce Bonnafé, soit à peu près le tiers des asilisés de l'époque. Chiffre énorme, fantaisiste, non fondé, aux yeux des historiens patentés de la période de Vichy qui, de plus, ne retrouvent pas dans les textes produits par Vichy la trace, autre que celle de la ségrégation antérieure instituée et déjà évoquée, et non une quelconque volonté d'État semblable à celle affirmée – et effectuée – par le national-socialisme d'extermination des arriérés, déments et malades mentaux. Mais, justement, c'est là l'impensé, le subreptice de l'exclusion : l'absence de ration de survie pour les aliénés, jamais décrétée dans les textes mais effective dans le quotidien ? Que penser également, de l'influence, en ces temps, d'Alexis Carrel, de sa pensée eugéniste, de son désir d'éradication de la tare et du handicap, dans ses écrits bien encensés par le régime ?

Les comptabilités macabres sont désolantes, certes, sauf qu'il faudra bien conclure dans l'objectivité sur cette partie du livre noir de l'asile, en sollicitant et en intégrant les travaux des historiens concernés, afin que la thèse de « l'extermination douce », à laquelle s'attache Lucien Bonnafé, et qu'il rappelle, dès juillet 1946 à Lausanne jusqu'aux journées de Brumath en 1996, ne soit pas affaiblie, par une prétendue surenchère, dans sa portée et la levée du déni en un « négationisme doux ».

Le mérite du texte foisonnant et quelque peu débridé – mais quelle bride devrait-il donc se mettre au cou ? – de Lucien Bonnafé est de recouper nos actualités où, à l'orée du siècle, se décide l'avenir de la psychiatrie. Il y aurait bien des éléments à reprendre pour les méditer dans ce qu'il nous donne à lire, que ce soient le statut anthropologique de la folie, la réflexion sur le pouvoir issu de Flora Tristan (« la dépravation morale que la jouissance du pouvoir fait généralement subir »), le pouvoir, cette mystérieuse tragédie à l'heure de la biopolitique (cf. René Riesel, Alain Brossat), la reprise des travaux d'Henri Lefebvre et Norbert Guterman sur la mystification, le fétichisme et l'aliénation, tout ce qui œuvre dans les processus de domination aujourd'hui à l'aune de la multimédiatisation de la communication, « le parasitisme moralisant », « la manipulation culpabilisante des consciences », l'adulation du chiffre, à l'heure de l'évaluation forcée, selon Gilles Chatelet (« il y a une virilité imbécile du chiffre entêté et toujours prêt à s'abriter derrière une immunité scientifique »), l'idée force de la politique de secteur sans cesse sur le métier, etc. Nous les laissons découvrir au lecteur.

Deux remarques pour terminer. L'histoire, on le sait, hante Lucien Bonnafé. Parmi ses hantises, son interrogation sur les années 1943-1952, celles qui précédèrent l'introduction des premiers neuroleptiques où un travail considérable fut mis en chantier par les pionniers du désaliénisme et de la psychothérapie institutionnelle (en particulier Tosquelles, Sivadon, Daumézon, Le Guillant, Mignot, Paumelle et sa thèse fameuse) pour transformer les cadres institution-

nels et relationnels tant de l'institution que de l'environnement, et qui, selon lui, sont passés à la trappe. Que faire de ce dommageable oublié ?

Enfin, des esprits chagrins, des gardiens du temple pourront contester à Lucien Bonnafé, à s'entourer de Freud et de Lacan et le lui reprocher d'avance, véhémentement – le figeant ainsi dans un immobilisme que toute sa vie dément – sa participation à la malheureuse affaire du numéro 7 de *La nouvelle critique* de juin 1949 qui traitait de la psychanalyse en tant qu'« idéologie réactionnaire ». Il en débat dans ces pages sans ambiguïté en rétablissant l'autocritique dans sa fonction première, celle d'un sujet qui, librement, se porte à lui-même la critique, afin de rester selon l'exigence primale de la raison l'esprit qui jamais se soumet et toujours se bat.

Poète militant

Guy Baillon

Quelle chance d'avoir rencontré Lucien Bonnafé au moment de la mobilisation naissante autour du « secteur », tout au long de cette décade « charnière » 1965-1975 ! C'était en effet le moment où le « secteur » allait passer de l'état de projet à celui d'une réalisation à l'échelle nationale. L'idée d'une psychiatrie humaine loin des concentrations asilaires était née des atrocités de la guerre et des essais fructueux de soin hors hôpital. Elle avait abouti à la première circulaire ministérielle du 14 mars 1960, à la suite de rencontres de soignants, d'administrateurs dans la fièvre de la résistance et de l'espoir contre l'écrasement dont certains étaient victimes plus que d'autres. Ces années-là, certes des expériences d'une psychiatrie nouvelle se faisaient entendre ici et là en France, – c'était dans le privé (non lucratif) la clinique de La Borde avec Oury et Guattari, – c'était dans l'associatif l'Association de lutte contre l'alcoolisme et les maladies mentales du treizième arrondissement de Paris avec Paumelle, – c'était Chambéry, là enfin dans un hôpital psychiatrique ; toutes ces expériences étaient uniques et singulières, lointaines. Dans cette décade 1965-1975 que je prends ici pour cible, il y eut beaucoup de choses. Il y eut l'explosion généreuse de 1968, le petit pamphlet de Gentis en 1970, *Les murs de l'asile*....

[Une courte parenthèse : Le lecteur de cette préface aura compris d'emblée, sinon je le souligne, que mon propos est très personnel et ne cherche à faire œuvre d'historien. Les références évoquées sont modestement les miennes. Pour rappeler l'épopée de Lucien Bonnafé, il aurait fallu reprendre

dans le détail la période grave de la guerre 39-45, et d'abord Saint-Alban, expérience phare de la psychiatrie française, le séjour qu'y fit Lucien Bonnafé, son implication dans la résistance armée, ses liens avec ses hôtes Éluard, Canguilhem et bien sûr Tosquelles, leur groupe scientifique plein de mystères à raconter, et de promesses que fut La société du Gévaudan... Cette histoire est à raconter. Je me limite ici au récit personnel de ma rencontre avec Lucien Bonnafé et à ses effets dans la psychiatrie que j'ai connue. Un simple témoignage.]

Tout au long de cette période, 1965-1975, au centre de la France, il y avait le Syndicat des psychiatres des hôpitaux, le SPH. Avec ses congrès annuels, il sillonnait la France ; son siège était à Paris. Des réunions exceptionnelles y étaient assez fréquentes autour de la réflexion sur ce « secteur » qui restait tout à fait mythique. Il n'y avait alors qu'un syndicat de psychiatres (les autres syndicats ne sont apparus qu'après 1983 avec la multiplication par la loi des titres hospitaliers hiérarchisés). Il n'y avait qu'un titre donné aux psychiatres par un concours national, « le médicament des hôpitaux psychiatriques » ; il donnait droit d'emblée, pour ceux qui l'avaient réussi, au bâton de maréchal en psychiatrie, mais d'une armée bien triste.

Henri Ey, d'un côté, Georges Daumezon, de l'autre, aidaient les jeunes psychiatres à penser en psychiatrie.

La réalité de la psychiatrie des années 1960, dans les hôpitaux, c'était la misère la plus honteuse, avec une totale absence d'espoir. Le contraste entre cette réalité quotidienne et les débats dans ce syndicat nous laissaient perplexes. Les hôpitaux paraissaient être des forteresses imprenables, et l'on parlait là, dans ce syndicat, d'un rêve qui était à l'évidence totalement irréalisable !

Après Daumezon, Ayme, régulièrement dans ces assemblées de psychiatres syndiqués, rassemblait ses troupes pour envisager les projets possibles ; mais les débats se coïnciaient rapidement autour d'aspects réels et concrets de situations locales ahurissantes tellement elles paraissaient inhumaines et en lien avec une pénurie de moyens scandaleuse. Dans ces rencontres, souvent les revendications corporatistes permettaient de faire chorus, et faisaient oublier... les patients ; ou bien le débat se transformait en chambre d'enregistrement des plaintes de quelques « malheureux » psychiatres, et l'on voyait toujours alors au bureau du syndicat se lever une bonne âme qui se transformait en assistante sociale, ce qui irritait les jeunes qui ne rêvaient que d'en découdre avec les grands de ce monde, ou bien encore d'autres débats, plus confus.

À l'un de ces moments, brusquement, de façon inattendue, la salle où nous débattions se mettait à vibrer : un homme au visage animé, enthousiaste, au regard ardent, se levait avec vigueur ; il sortait des premiers rangs, ou surgissait d'un côté de la salle, commençait à parler avec un accent légèrement rocaillieux et fraternel, convaincant déjà...

Et il se *mettait à pourfendre... un mot !* Oui, seulement un mot ! un mot repris dans la dernière intervention, un mot simple dont il s'était saisi et qui était passé inaperçu de tous parce qu'au fond il était « banal ». Et voici que cet

homme, *Lucien Bonnafé*, broyait ce mot en mille miettes, ou en proposait un autre, et lui donnait une force transcendante, devant chacun de nous stupéfait. Certains mots revenaient souvent, d'autres inusités apparaissaient, peu importait leur ordre.

C'était ici le mot usager (plein de force pour lui), ou bien le mot patient (préférentiel au mot malade), là le mot cellule (sa haine), le mot loi (le moins de lois possible ! et Saint-Just était appelé comme témoin), le désaliénisme (c'était continuellement ressassé, l'objectif premier de la psychiatrie, absolu, indispensable), les patients rejetés d'hôpital en hôpital en cascade (l'horreur du fonctionnement de la psychiatrie, en particulier celle de Paris se défaussant vers la province), l'implantation préalable (la reconnaissance de la cité comme premier espace de soin), « des hommes, pas des pierres » (son unique revendication), l'inertie (ce chancre), le financement forfaitaire du service public (sa recette pour nos administrateurs), au-delà de l'hôpital de jour (car ce terme était une contradiction ridicule). Ah les pièges du vocabulaire : asile (renfermerie, garderie), hospitalisation ! hôpital ! (que de misères commises en son nom, laissons-le dépérir comme la loi de 1838 !), les amalgames (autre piège), le souvenir d'autres délibérations (qui étaient toutes « historiques », d'où le travail de mémoire décrit par lui comme une exigence essentielle), « traiter la demande et non pas y répondre », former un nouveau type de psychiatres (c'était plutôt nécessaire, car les psychiatres d'alors n'étaient pas tous dynamiques), la technocratie (l'ennemi qu'il mettait à terre par un simple « suivez mon regard » vers le « château » – du côté de chez Kafka), la résistance à l'inhumain, à l'enfermement, à l'eugénisme, à la famine (et le souvenir de ses 40 000 morts de faim pendant la guerre), le secteur (une communauté de population avec, secondairement seulement, ses limites géodémographiques), médiation (plutôt qu'ergothérapie), psychothérapie (non pour une seule élite, mais pour tous les acteurs de la santé mentale), l'événement (à toujours écouter attentivement) et beaucoup d'autres mots encore. Bien sûr, Bonnafé ne se saisissait que d'un mot à la fois, qui était ainsi repris, décliné ; et après cinq, dix, quinze minutes d'envoie, ce mot en ressortait laminé, inexistant, ou au contraire « célébré », et nous nous sentions enrichis.

À chaque fois, nous étions tous « décoiffés », désarçonnés, un phénomène très surprenant était en train de se dérouler devant nous et utilisait nos sentiments du moment pour nous surprendre, il était donc impossible de rester indifférents. Cela survenait le plus souvent dans un débat lors d'une explosion polémique autour d'une revendication acharnée, ou bien au creux d'un sentiment de déprime collective. C'était toujours en phase avec ce qui se passait « en profondeur » dans ce débat ; mais à chaque fois, les orateurs et leurs assaillants étaient pris à revers, au dépourvu. Chacun sentait qu'il n'y avait pas à se défendre, parce que pour une fois personne n'était attaqué. Ce n'était pas non plus un discours démagogique ; certes l'État en prenait pour son grade, mais Bonnafé n'insistait pas, il se contentait d'un « suivez mon regard ». D'ailleurs l'État n'était pas son ennemi attiré, ses vrais ennemis, c'étaient l'indifférence, la paresse, l'absence d'âme, et même ceux-là il les traitait amicalement. Les interventions de Bonnafé, c'était un mélange brûlant de violence

incantatoire, de poésie, d'analyse politique, de vision utopique, d'espoir, de générosité, de joie... C'était 68 avant 68 (et cela a continué après), mais c'était avec lui plus poétique, plus décapant, plus authentique que 68, plus réaliste aussi. Le débat après ses propos, dans chacune de nos rencontres, n'avait plus la même tonalité. La poésie avait mobilisé les militants, paradoxe créateur !

Tout au long de ces années (je ne parle que de cette décade où je l'ai souvent rencontré, il travaillait à Vaucluse et au dispensaire de la rue du Figuier dans le 4^e arrondissement de Paris, après 1980 et son départ cela n'a plus jamais été comme cela), Bonnafé s'est battu dans toutes ces rencontres contre les réalités insupportables et pour des projets humains, et à chaque fois il nous entraînait. Il ne cherchait pas les honneurs, ni le pouvoir, alors que..., à ses côtés tant de militants se sont laissé fasciner par ce pouvoir et s'y sont accrochés – et cela continue, par exemple, je pense personnellement que *la persistance de quatre ou cinq syndicats de psychiatres ne se justifie aujourd'hui que par le pouvoir que leurs responsables ont accaparé là autour d'objectifs limités à un simple clientélisme...*

Tenez ! Me voilà pris au piège d'un propos à l'emporte-pièce ! Cette phrase acide que je viens de me permettre, voilà un exemple de phrase que Lucien n'a jamais proférée. De sa part il n'y avait jamais d'anathème, jamais de « prise du pouvoir », même lors d'un débat, et a fortiori pas de captage du pouvoir à son avantage, mais *une leçon constante de démocratie dans la nécessité des débats quotidiens*. Et pourtant, quand il fallait entrer dans la résistance, il en était ; avec lui il n'y avait jamais place pour la passivité ni pour l'inhibition qui frappe un si grand nombre d'entre nous restés fonctionnaires, ou pire, qui ont quitté le service public ; c'était toujours des « réveillez-vous » camarades !

Le résultat d'ensemble de chacune de ses interventions était totalement surréaliste. Les empoignades pétrifiées cessaient, les polémiques dégonflées dérapaient, la litanie des plaintes s'arrêtait, les jérémiades corporatistes s'éteignaient ; l'imprécation, l'indifférence laissaient la place à des débats attentifs, mesurés, ouverts, tolérants. Quelque chose de l'ordre du possible semblait à portée de mains.

À ceux qui, comme moi, étaient encore ébahis après ces débats et qui traînaient dans la salle, Lucien donnait généreusement des copies dactylographiées (on était encore loin de la photocopie et bien sûr de l'ordinateur où il excelle aujourd'hui) de ses écrits les plus récents qu'il sortait d'une serviette usée, bourrée jusqu'au bord de son intarissable travail de commentateur de l'actualité.

Il y eut aussi des débats solennels dans d'autres cadres plus vastes comme ceux du Livre Blanc, trois années de suite, en 1965, 1966, 1967, à la chapelle de Sainte-Anne dont la nef avait été spécialement aménagée ; Bonnafé, au milieu de ses amis, jouait un rôle solide. Dans le même endroit, l'année suivante, Mai 68 fit réjouir la plupart, mais fit aussi trembler les psychiatres et les psychanalystes parisiens au pouvoir. Je vois encore certains d'entre eux, physiquement assez petits, se juchant sur des chaises pour apercevoir la scène

dont pour une fois ils étaient bien loin, et commentant avec épouvante ce qu'ils prenaient pour la fin de leur pouvoir. Bonnafé, lui, était attentif, dans la sérénité.

Ensuite et pendant longtemps, 5, 10, 20, 30 ans après (1970-2000), tout au long de moments difficiles, contemporains de l'indifférence de l'État et des polémiques internes et stériles entre professionnels de la santé, ces *bourrasques surréalistes* vécues auparavant avec Bonnafé nous sont régulièrement revenues en mémoire et nous ont soutenus. Il y avait eu dans ses propos tellement de honte envers la réalité d'alors, tellement de certitude que le respect de l'homme était à défendre et pouvait l'être, tellement d'images surréalistes pour « mettre en complicité » (encore un de ses mots) folie et humanité, que nous avons pu, ainsi soutenus, résister à toutes les déceptions ; nous avons pu ne pas nous prendre au sérieux, partager les angoisses et les espoirs des équipes soignantes, avoir la patience pour arriver, après 30 ans de continuité d'efforts, à un résultat solide, celui d'une psychiatrie effectivement nouvelle. De ce résultat, qui est très fort en 2001, nous voulons témoigner à Lucien Bonnafé en préface de ce livre :

« Lucien, toi et tes pairs (nous pensons à Mignot, à Chaigneau, à Bailly-Salin, à Ayme, à Misès, et à tant d'autres) vous aviez raison d'espérer ! Votre intuition était pertinente : une équipe qui arrive, grâce à la patience, à la ténacité, à emporter la conviction des élus locaux, des administratifs, de son directeur, des autres équipes, sans négliger aucune participation, en particulier celle des familles et des patients, cette équipe, une fois qu'elle a pu installer dans le tissu des villes de son secteur la totalité de ses espaces de soin, et surtout ses 15 ou 25 lits d'hospitalisation (contrainte comprise), cette équipe voit la fin de la stigmatisation de la folie, et de ce fait se déroule là une psychiatrie toute simple, humaine, en lien avec les proches de chaque patient qui est bien celle dont tu nous a fais rêver et dont tu continues à parler dans ce dernier livre.

La flamme de cette vision et la force de cette réalité sont là vives et solides, puisses-tu continuer à les transmettre aux nouvelles générations, leur rappeler d'où est partie cette révolte contre l'inhumain, comment l'humour et la poésie alliés à la politique peuvent vaincre l'inertie et donner naissance, à force de surréalisme, à une psychiatrie dans la vie, plus pleine, plus vraie, plus *fraternelle*, ce mot qui t'est si cher. »

Lucien Bonnafé, en effet, continue aujourd'hui à être témoin de cette épopée précédente, et à réagir à l'actualité, répondant par un travail de mémoire, et commentant par exemple les dérives et les espoirs du dernier rapport sur la psychiatrie.

Pour conclure, j'ajouterai que, comme on le voit dans cet ouvrage, les propos utopiques de Lucien Bonnafé ne se sont jamais transformés dans sa pratique, dans cette « folie organisationnelle » dans laquelle la plupart d'entre nous se sont précipités pour construire les dispositifs de secteur. Nous savons que les équipes qui se sont lancées dans cette folie organisationnelle l'ont fait avec courage certes, mais sans réfléchir beaucoup, et souvent nombre de ces équipes, *faute de penser*, en sont restées à cette étape non finie ! Tout cela

Bonnafé ne le commente pas, mais il se montre discrètement disponible, et tout particulièrement à ceux qui continuent de l'interroger maintenant.

Les équipes de secteur qui ont pu, en trente ans, déplacer hors de l'hôpital tous leurs lieux de soin y compris l'hospitalisation au sein de leur ville, se trouvent enfin aux prises avec la simplicité du discours de Lucien Bonnafé, énoncé dès la première heure : « Soyons présents sur l'agora, sur la place publique, demandons aux personnes de la cité : "Qu'y a-t-il pour votre service ?", et réagissons avec autant de disponibilité et de simplicité que possible à la souffrance psychique qui nous est montrée là. »

En réalité, en 2001, de nombreuses équipes n'ont pas encore eu la possibilité de terminer la mise en place de tout le dispositif de soin dans leur ville. De toute façon, nous savons que lorsque le dispositif de psychiatrie est enfin installé, notre travail n'est pas terminé. Après avoir mis fin à l'exclusion de la folie hors de la ville, la psychiatrie de service public commence une nouvelle pratique, elle s'appuie sur les liens qui existent et s'instaurent entre les hommes de cette cité. La folie existe et continuera d'exister, elle fait partie intégrante de l'homme. Mais la psychiatrie est là enfin délivrée de ses entraves. *Pour vivre alors durablement, elle doit se ressourcer ; c'est ce que Lucien Bonnafé nous propose dans ce livre.* Il nous invite à débattre autour de ses propres inspirations, de ses sources, de ses rencontres ; il souligne que si la générosité est nécessaire, elle est insuffisante, la psychothérapie et ses exigences techniques sont indispensables pour tous les acteurs de ce travail. Enfin, il ne saurait y avoir de psychiatrie sans ce retour aux sources, celles de l'homme, de la folie, de la société. Saurait-il y avoir de psychiatrie sans un travail sur l'histoire et sans un travail sur la pensée ?

La relation entre la société et la folie (et ses folies) a une valeur indicatrice forte, nous dit Lucien Bonnafé, de l'échelle des valeurs de cette société... La folie varie aussi avec son observateur et son « descripteur », ajoute-t-il. *Pre-nons le temps de visiter ce livre.* Nous y rencontrerons beaucoup de ces personnages, grands ou modestes, que Lucien Bonnafé a croisés, avec lesquels il a construit sa pensée. Nous le remercions de nous ouvrir toutes ces pistes intimes. Chacun à son tour va pouvoir se vivre poète, militant, créateur, surréaliste, proche de la folie de l'autre.

SUR ?

Il s'agit bien d'une suite de réflexions « SUR » le thème de « Psychanalyse de la connaissance » par un auteur qu'il est bon de situer : « matheux » de vocation et saisi précocement par la mouvance surréaliste, il y fut exceptionnellement sensible aux lumières qu'elle projetait sur la problématique de la *connaissance*, et surtout des *méconnaissances*. D'où la passion de recherche et d'action, inspirée surtout par l'initiateur à une « Psychanalyse de la connaissance » : Gaston Bachelard, son *Surrationalisme*, et son *Nouvel esprit scientifique*.

Engagé en 1936 dans la pratique de la psychiatrie, il y fut porteur de la résistance surréaliste à la barbarie avec laquelle notre société traitait ceux qui ont un compte à régler avec la raison humaine. Ceci avec la résistance du nouvel esprit scientifique aux perversions de la connaissance infiltrant le scientisme dominateur, en lui opposant la recherche avec le : « Ça dépend. »

Il personnifia dans l'Occupation la conjonction de la Résistance armée et des autres : poétique, avec Eluard, philosophique, avec Canguilhem, scientifique avec la « Société du Gévaudan », pour faire, avec un désaliénisme, le contraire de la suraliénation instituée.

Dans le vent de la Libération, en riposte au drame de l'hécatombe de 40 000 internés dans ces renfermeries, sous le gouvernement de la Collaboration, et le pouvoir de l'inhumanité vichyste, et persévérant depuis, il joua en riposte un rôle d'animateur, et beaucoup de « cheville ouvrière », dans une persévérante activité collective, pour chercher et faire ce « contraire ».

Le fait qu'il fallut attendre jusqu'après 1968 pour que se généralise une « psychiatrie de secteur » issue en 1945 de la vision désaliéniste, est plein de sens, pour éclairer la problématique de la connaissance :

La puissance des ensommeillements des facultés est constituante d'un climat où la mise aux oubliettes du drame dérangeant s'articule avec la lourde passivité immobiliste devant l'accession de la Raison au : « Ça dépend. »

Dans ses activités novatrices, il tint à se manifester comme le psychiatre qui se garde de ne parler que de psychiatrie sans renier son regard de psychiatre devant toutes choses de la vie.

L'illustration de cette méditation sur le thème de « Psychanalyse de la connaissance » avec un dessin de « fou » imageant *La bête du Gévaudan* veut signifier que ces recherches font suites à celles de « la société du Gévaudan », qui, poursuivies pendant les temps brutaux de l'Occupation/Collaboration, s'articulaient avec la résistance armée dans un ensemble de résistances à l'inhumain où le champ de la poésie et celui de la philosophie furent de même trempé que la recherche du contraire des pensées et actes gérant l'inhumanité des institutions psychiatriques, car cette résistance à cet inhumain relevait de regards psychanalytiques, philosophiques et poétiques, sur les moyens de la connaissance.

« Nourri du lait de la bête du Gévaudan » fut image signifiant, entre autres, la résistance aux prétentions élitistes. L'intérêt pour les œuvres de fous, et pour les grandes imageries populaires, est bonne orientation pour la résistance aux *ixocratismes*.

Puisse la culture psychanalytique de la connaissance devenir science et philosophie populaires.

Épigraphe

« Une psychanalyse qui est particulièrement qualifiée pour être le porte-parole d'une conception scientifique de l'univers ».

« Nous savons, au contraire, que l'intelligence humaine s'égare très facilement à notre insu et que nous ajoutons aisément foi, sans nous soucier de la vérité, à tout ce qui flatte nos désirs et nos illusions ».

« Effrayés par l'immense complexité des faits, nous prenons partie, dans nos recherches, pour une série d'événements contre une autre, en établissant des oppositions qui n'existent pas, et qui n'ont été créées que par la suppression de relations plus larges ».

« Faire un grief de chaque problème non résolu et de chaque incertitude ».

Sigmund Freud

« On a pu s'étonner qu'un philosophe rationaliste donne une si longue attention à des illusions et à des erreurs, et qu'il ait sans cesse besoin de représenter les valeurs rationnelles et les images claires comme des représentations d'idées fausses. En fait, nous ne voyons aucune solidité à une rationalité naturelle, immédiate, élémentaire. On ne s'installe pas d'un seul coup dans la connaissance rationnelle ; on ne donne pas du premier coup la juste perspective des images fondamentales. Rationaliste ? nous essayons de le devenir, non seulement dans l'ensemble culture, mais dans les détails de nos pensées, dans l'ordre détaillé de nos images familières. Et c'est ainsi que par une psychanalyse de la connaissance objective et de la connaissance imagée, nous sommes devenu rationaliste à l'égard du feu. »

Gaston Bachelard (1942)

« Une révision perpétuelle des contenus par approfondissement et rature. »

Jean Cavaillès

« Dégager une place vacante pour un concept mieux avisé. »

Georges Canguilhem

